se séparer d'elle donnait au comte une attaque de goutte.

—Ecoutez, lui dit-il un soir, en l'attirant le plus près possible de son grand fauteuil ; je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne ; pour vous, je renonce à mes préjugés... Je veux vous faire connaître mon fils, et s'il a le bonheur de vous plaire....

—M. le comte.... qu'avez-vous dit ! Vous voulez donc me rendre folle de bonheur....

Et les mains du vieillard étaient couvertes de larmes et de baisers. Une explication suivit cette scène qui ne se décrit point.... Le comte pardonnera le stratagème, puis il écrivit sous la dictée de Laurence : "Je permets à mon fils, Alfred de Merville, d'épouser celle qu'il aime..," Envoyons-lui ce consentement, ma fille.—Oh ! non, mon père, laissez-moi le porter moi-même.

Le lendemain, lorsque Laurence se trouva dans la diligence qui la ramenait à Paris, lorsqu'elle repassa dans sa tête les événemens qui venaient de se succéder, elle se crut sous l'empire d'un songe ; elle fut obligée de relire vingt fois la précieuse promesse, et bientôt familiarisée avec la séduisante perspective qu'elle pouvait entrevoir, elle n'eut plus qu'une pensée ; celle du bonheur qu'elle allait faire éprouver à son bien-aimé.

Et trois jours après la douce et riante jeune fille entrait, le cœur plein d'espérance, dans son appartement de la rue St. Louis ; elle y fut reçue par la bonne Madeleine, qui était à son service depuis trois ans : Pourquoi donc quelques mots de la Naïve Picarde changèrent-ils la joie en douleur, le sourire en larmes ?

Vous vous trompez, Madelaine, dit enfin la pauvre Laurence, quand elle put commander à son émotion, je vous dis que c'est impossible !....

Mais, mademoiselle, M. Frédéric, qui est venu pour vous voir, me l'a assuré....

—Comment ! il vous a dit..

—Oui, mademoiselle, que M. Alfred ne quittait plus une grande dame de la Chaussée-d'Antin et qu'il allait l'épouser.

—Et dans ce moment, avec agitation Laurence, où est-il ?

—A Auteuil, Mademoiselle, avec sa future.

—Laissez-moi, mademoiselle, vous êtes folle ! ....

La bonne fille se retira en hésitant ; la pâleur de sa maîtresse l'effrayait.

On était au mois d'Août une chaleur étouffante avait engagé Alfred de merville et sa fiancée, à chercher la fraîcheur dans un bosquet délicieux [illegible] parler que de leur amour, lorsqu'un léger bruit se fit entendre dans le feuillage épais qui les mettait l'abri des rayons du soleil....

—On nous écoute, dit Mlle. de Blagny.

—C'est plutôt Diane qui vous cherche, répondit Alfred.... Laissons-la faire, et daignez répondre à ma demande ; consentez-vous à me rendre le plus heureux des hommes ?....

—Oui, Alfred, je vous aime.

—Merci, merci madame, dans trois jours j'aurai le consentement de mon père.

—"Trois jours ! c'est trop attendre pour être heureux, " dit une voix dont l'accent étrange ne paraissait point appartenir à la terre ; au même instant, une jeune fille pâle, les yeux hagards s'approcha d'Alfred....

—Tiens, dit-elle en présentant un écrit, épouse celle que tu aimes ; voilà le consentement de ton père....

Un mois après, un brillant mariage entrait à St. Roch ; les époux, riches, épris l'un de l'autre, paraissaient heureux.... Au même instant on inscrivait à l'hospice de Charenton, une folle de plus.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, VENDREDI, 24 MARS, 1843.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(*Qui bien aime bien châtie.*)

ON N'EN PEUT TROP DIRE CONTRE LE LUXE.

Chacun crie contre le luxe, chacun blâme l'orgueil que déploie le prochain, mais les plus chauds avocats de la simplicité n'osent point prêcher d'exemple, de crainte qu'on ne les soupçonne du grand crime de pauvreté ; ils attendent des heureux de la terre la grande réforme qu'ils sollicitent et ceux-ci qui se trouvent bien comme ils sont ont fort léger souci du reste des humains. Il n'y a qu'une puissance au monde capable d'opérer le miracle que le salut du pays réclame et cette puissance, qui pourrait facilement faire le bien, s'applique de son mieux, dirait-on, à le retarder. Quel est donc ce pouvoir fantasque et capricieux qui se joue ainsi de la prospérité publique et qui, de gaîté de cœur ou on s'étourdissant sur sa mission pousse, ainsi tout le monde à la ruine, à la misère, tandis que par le simple charme de son exemple, par le seul talisman de sa volonté il pourrait appeler soudain autour de lui l'industrie et la richesse ? Quel est donc ce monarque du genre humain qui pouvant opérer sans combat cette révolution que peuples et rois ont de tous tems cherchée par la force des armes, par l'astuce de la diplomatie, et qui ne le veut pas ? Le beau sexe !

On va croire après cette dénonciation que nous nourissons au fond de notre paragraphe une profonde antipathie contre le beau sexe afin d'exonérer de tout blâme le vilain ! Loin de nous pareille pensée et s'il faut ici une fois pour toutes une profession de foi, nous déclarerons que la femme est de tout le genre animal l'être qui nous semble le plus digne d'admiration ; mais cela ne peut nous séduire, nous éblouir, nous aveugler jusqu'au point de nous laisser indifférent au milieu de l'etat de choses actuel, jusqu'au point de tremper assez dans la conspiration perpétuelle de l'autre moitié du genre humain contre la nôtre, pour taire cette évidente vérité que l'extravagance dans le vêtement est portée au dernier degré et que la ruine, la banqueroute générales sont à nos portes.

Sous un point de vue étendu on peut dire sans crainte que tout le monde sans exception souffre une gêne inouïe junqu'ici et que cette situation prolongée simplement durant peu de tems encore transformerait cette gêne en une misère qui accablerait sans retour l'industrie laborieuse et ébranlerait sérieusement les fortunes les mieux assises. Le pays est arrivé à un tel point que bien des gens d'affaires, bien des hommes actifs et qui ont en mains tous les éléments de prospérité envient presque le sort de ceux qui ont eu le *courage* de déclarer banqueroute.

Eh bien croirait-on si on ne le voyait que c'est alors que l'homme de crédit tremble pour lui-[illegible], alors que les membres des professions libérales ne font de gain que sur les régistres de leurs causes ou de leurs visites, c'est disons-nous ce tems que choisit le beau sexe pour étaler un luxe effréné.

En vérité on dirait que nos dames et nos demoiselles doutent du pouvoir des charmes naturels qu'elles tiennent de Dieu, à voir le soin qu'elles prennent de leur en substituer d'origine toute humaine. Pensez-y, mesdames et mesdemoiselles ; plus vous vous parerez, plus nous autres hommes nous nous imaginerons que vous avez besoin de parure. Ceci devient sérieux vraiment.

Mais parlons raison. Croit-on que dans une communauté telle que la nôtre un père de famille qui doit ses revenus à une industrie honnête (et comme on sait, à la honte du genre humain les industries très honnêtes rapportent moins que les autres,) puisse soutenir long-tems tous ceux qui dépendent de lui, dans un luxe plus riche et plus coûteux que celui qu'on pouvait remarquer dans des tems prospères ? La valeur de la propriété et du travail de l'homme est diminuée et la femme choisit ce moment pour lui causer un surcroit de dépenser. Nous connaissons, pas bien loin de notre bureau, une famille dont les plus jeunes enfants ont été retirés de l'école depuis au moins six mois, (*faute de moyens,* ont dit les parents,) et pourtant l'une des filles aînés s'est pavanée dernièrement dans une robe de soie à la dernière mode, avec un manchon du dernier goût, avec un manteau à capuche de couleur flamboyante et de la coupe la plus recherchée ; chacun de ces objets pourtant aurait suffi pour payer pendant plus d'un an l'enseignement de ceux qui en sont privés, parceque les parents qui ont une grande fille si bien attifée rougiraient de réclamer le benéfice des pauvres et l'école gratuite ! Il est vrai que peut être les habits si beaux de la demoiselle ne sont pas encore payés ! Mais ceci serait la pire misère, la pire folie.

Nous avons dit connaître *une* famille qui offre le triste spectacle que nous avons décrit ! Mais peut-être chacun de nos lecteurs en connait il plusieurs, situées plus mal encore.

En vérité si nos grandes et riches dames qui peuvent sans se gêner acheter de beaux habits savaient quels malheurs elles causent par l'exemple qu'elles donnent à celles qui ont moins d'argent et autant de coquetterie, elles renonceraient à la vanité coûteuse et mettraient leur émulation à se vêtir simplement, à choisir les matières premières parmi celles que fournit le pays et à refaire leurs robes leurs chapeaux si elles veulent aussi souvent que possible parcequ'alors le luxe servirait aux travailleurs du pays tandis qu'à présent il appauvrit tout le monde. Dans un tems où l'on devrait porter le deuil de nos vieux écus qui ont tous passé en Angleterre, on voit au contraire tout le monde endosser un habit de fête et chercher à briller comme si on avoit remporté une glorieuse victoire sur l'orgueil, le plus implacable de nos tyrans.

Le dernier bazar a offert le spectacle de quelques demoiselles vêtues en habits dus à l'industrie indigène. Tous ceux qui les ont vues en ont fait des éloges. Et pourtant cette mode n'est pas encore générale. Pourquoi cela ? C'est aux demoiselles à répondre.

La raison la plus forte que nous donnait il y a quelque tems une personne en faveur du luxe des habits est qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Cette maxime aurait quelque chose de vrai, mondainement parlant ; mais malheureusement lorsqu'on s'efforce trop de faire envie on ne tarde pas à faire pitié.

UN DISCIPLE SINCÈRE DE MILLER.

On voit par les journaux américains que la doctrine de miller fait non seulement des dupes mais encore des victimes. Lisez plutôt :

DÉCÉDÉ à Pelham, New Haven, le 15 Février, Mr. John Shortridge âgé de 55 ans. M. S. était ci-devant un marchand respectable et aisé de Portsmouth, mais des malheurs dans ses affaires avaient depuis quelque tems dérangé sa fortune et sa raison. Le jour de son décès il s'imagina que le grand jour de la résurrection [illegible] au ciel. Il s'était fait faire une robe ascensionnelle pour la cérémonie et attendait que le moment désiré arrivât. Ne voyant aucun signe de l'accomplissement des prophéties il grimpa au haut d'un arbre élevé et là enveloppé de son manteau blanc il fit un grand effort et s'élança vers le ciel, mais son âme n'entrâmant point son corps il se précipita à terre, se cassa le cou et n'eut que quelques heures d'agonie.

Pour celui là au moins, Miller n'a pas menti car il a vu la fin du monde.

Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide,
Le tems ramène l'ordre et la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité ;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.

Tels sont les mots que Voltaire fait adresser à Gengiskhan par son confident. A voir ce que dit maître Lord Stanley au sujet des exilés et des déportés canadiens on croirait qu'au fond il pense comme le complaisant *ministre* du conquérant tartare. Il parait par les discussions et des *on-dit* que le gouvernement anglais n'accordera une amnistie que moyennant nouvelles prières et encore avec quelques exceptions. Nous croyons que le peuple canadien n'aura nulle reconnaissance pour une amnistie boiteuse.

Retenir dans les fers des gens qui ont réclamé d'une manière trop véhémente ce qu'on nous accorde aujourd'hui, au moment où l'on rend justice à ceux qui pensaient comme eux, avec moins de bravoure ou de témérité, comme on voudra, c'est plus qu'une faute politique c'est plus qu'un crime, c'est une cruelle bêtise.

MUSIQUE SACRÉE.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'annonce de Mr. MOLT dont les talents comme praticien et comme contre-pontiste sont assez bien connus pour n'avoir pas besoin de recommandations